

ANDRÉ ADAM

Professeur à la Faculté des Lettres
et Sciences humaines d'Aix-en-Provence

HISTOIRE
DE
CASABLANCA
(DES ORIGINES A 1914)

PUBLICATIONS DES ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES
AIX-EN-PROVENCE

Nouvelle Série N° 66 — 1968

ÉDITIONS OPHRYS

André ADAM

Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
d'Aix-en-Provence

HISTOIRE
DE CASABLANCA
(des origines à 1914)



PUBLICATION DES ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES
AIX-EN-PROVENCE

Nouvelle série N° 66 – 1963

ÉDITIONS OPHRYS

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction	9
Chapitre 1 - Le problème des origines.....	11
Chapitre II - Vie et mort d'Anfa	35
Chapitre III - La naissance de Dar-el-Beida	63
Chapitre IV - Casablanca au XIXe siècle.....	83
Chapitre V - Le drame de 1907	103
Chapitre VI - La troisième naissance de Casablanca.....	137
Conclusion	174
Bibliographie	177
Table des illustrations.....	191

AVANT-PROPOS

Ce petit livre n'est qu'un fragment d'un plus vaste travail. Ayant entrepris l'étude sociologique de Casablanca, nous pensions lui donner une introduction historique. Peut-être parce que la matière était ingrate et la recherche difficile, nous nous sommes piqué au jeu et la simple « introduction » a pris des dimensions qui ne convenaient plus à son cadre primitif. Elles lui permettent du moins d'accéder à une existence propre et de former un opuscule autonome.

Casablanca, qui est aujourd'hui la plus grande ville du Maroc et de l'Afrique du Nord tout entière, méritait cet honneur. On trouvera peut-être la plaquette bien mince, si on la compare aux gros volumes qui racontent l'histoire des autres cités du Maghreb-el-Aqça. La ville de Sîdi Bellyoût n'a certes pas le riche passé de celle de Moulay Idris et l'on verra quelle maigre provende nous avons plus d'une fois ramenée d'une longue quête.

Nos chapitres s'allongent en descendant le cours du temps, non seulement parce que les sources se font plus abondantes, mais parce que la ville elle-même acquiert assez de « surface » dans le monde pour que l'histoire contemporaine y accroche quelques-uns de ses feux et pour que deux peuples y nouent pour un demi-siècle leurs destinées.

Le terminus ad quem est sans doute artificiel. Si nous l'avons choisi, c'est qu'il inclut, sans plus, l'événement qui porte en lui la Mégalopolis d'aujourd'hui et sa prodigieuse croissance: la décision d'y créer le grand port du Maroc moderne. L'histoire de la ville ne s'arrête pas là. On pourrait dire, en un sens, qu'elle y débute et que ce que nous avons narré ici, ce n'est au fond que la préhistoire de Casablanca. Si quelques lecteurs, que la traversée de ces limbes n'aura pas rebutés, désirent pousser la connaissance de cette histoire jusqu'à ses derniers fastes, nous ne pouvons que les inviter à nous accompagner dans une autre excursion.

Il est vrai que selon l'étiquette, il s'agit alors de sociologie et non plus d'histoire ⁽¹⁾. Mais le présent dans lequel se meut le sociologue ne serait qu'une abstraction s'il n'avait l'épaisseur que le temps seul donne à l'action des hommes et où le nouveau venu des sciences humaines rejoint, par des chemins nouveaux, le nourrisson de Clio.

¹ Casablanca. Essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, JI8. hol.

INTRODUCTION

Il y a des cités illustres et, pour ainsi dire, nobles, dont les chroniqueurs nous content les fastes avec un luxe de détails - et de légendes - qui font la joie - et l'embarras - des historiens. Il est aussi des villes roturières, sans éclat, auxquelles personne ne s'est intéressé pendant des siècles, qui n'ont pas laissé de monuments et sur lesquelles documents et chroniques restent muets.

Casablanca est de celles-là. Sans être très ancienne, elle approche probablement l'âge de Marrakech. Mais elle a eu le malheur de connaître un sommeil ou plutôt une interruption d'existence, un « non-être » qui a duré trois siècles, et cela précisément à l'époque où les rapports de l'Europe avec le Maroc devenaient plus suivis et les textes plus abondants. Du second tiers du XV^e siècle au second tiers du XVIII^e, Anfa n'est que ruines.

Sur la période qui précède, où Anfa fut un petit port actif, nous ne savons que peu de choses. Nous avons dû parcourir bien des chroniques et des ouvrages divers pour y glaner quelques maigres détails, quelques allusions dont la rareté et la brièveté montrent à elles seules la faible importance qu'avait la modeste cité tant aux yeux des Maghrébins que des Chrétiens. Nous avons même dû nous résoudre - pratique inhabituelle dans un appareil critique - à énumérer tous les écrits qui ne soufflent mot d'Anfa et qui en parleraient nécessairement si Anfa en eût valu la peine ! Le silence des documents n'est pas moins éloquent, parfois, que leur prolixité...

Anfa ressuscite en changeant de nom, au XVIII^e siècle, par la volonté de Sîdi Mohammed ben Abdallah, et son histoire est désormais moins mal connue. Ce n'est pas que les historiens marocains en fassent grand cas et Dâr el-Beïda ne vient guère plus souvent sous leurs plumes que Anfa sous le calame de leurs prédécesseurs. Mais commerçants et voyageurs européens se font plus nombreux au Maroc. Ce qu'ils disent de Casablanca nous donne l'image d'une bien médiocre bourgade. Mais ce gros village entreprend dans la seconde moitié du XIX^e siècle une ascension qui devait le mener en 1906 au premier rang des ports marocains, devant Tanger même.

Port actif, mais petite ville, sans passé, sans bourgeoisie et sans prestige. Ce sont des étrangers qui font déjà sa fortune. Ce sont des étrangers qui lui feront vivre les heures tragiques au cours desquelles son nom s'étale à la manchette de tous les journaux du monde. Cette entrée fracassante et douloureuse sur la grande scène de l'histoire, n'est cependant pas encore définitive. Il y a bien des candidats à la fonction de « grand port du Maroc ». Lyautey paraît jouer dans le choix de Casablanca de rôle du *deus ex machina*. Mais son choix n'est pas arbitraire : la géographie et l'histoire l'avaient fourni d'arguments. La ville possédait dès lors l'instrument principal de son destin, un port moderne, et tout devait sortir de là : le centre industriel, la cité plus étendue que Paris, et le million d'hommes qui la peuplent.

*

* *

On n'ose dire, en tête d'un si petit livre, tout ce qu'on doit à d'autres: l'auteur risque de se retrouver un peu nu. Mais ce serait manquer à la justice autant qu'à l'amitié que de taire ma dette envers Jean-Louis Miège dont les beaux travaux sur le Maroc du siècle dernier et le riche fichier généreusement ouvert m'ont apporté une aide si précieuse; envers le regretté Louis Brunot, envers Arsène Roux, Georges S. Colin, Lionel Galand dont les lumières ont éclairé mes pas sur les sentiers pleins d'embûches de la dialectologie arabe ou berbère; envers Gaston Deverdun et Adolphe Faure qui m'ont fait l'amitié de penser à Anfa et à Dar el-Beïda au cours de leurs propres recherches sur des thèmes plus illustres; envers Jacques Riche et Abdallah Regragui qui m'ont largement ouvert les archives du Maroc et m'ont guidé dans leurs méandres; envers Lucie Lagarde, à qui je dois bien des références dont j'étais alors éloigné et les moins connues des images qui illustrent ce livre.

Aix-en-Provence, le 29 mai 1967.